

La civilisation d'Axoum du I^{er} au VII^e siècle

F. Anfray

Suivant les sources de base, l'histoire du royaume d'Axoum s'étend sur près d'un millénaire à partir du I^{er} siècle de notre ère. Elle enregistre un certain nombre d'événements majeurs tels que trois interventions armées en Arabie du Sud aux III^e, IV^e et VI^e siècles, une expédition à Méroé au IV^e siècle, et, au cours de la première moitié de ce même siècle, l'introduction du christianisme.

Une vingtaine de rois, dont la plupart ne sont connus que par les monnaies qu'ils ont émises, se sont succédé sur le trône d'Axoum. Parmi eux, les noms d'Ezana et de Caleb (ou Kaleb) brillent d'un éclat particulier. D'autres monarques ont aussi leurs noms conservés par les traditions que les siècles ont léguées. Ces traditions, fâcheusement, comportent une grande part d'incertitude. Le plus anciennement attesté de ces rois est Zoskalès que mentionne un texte grec de la fin du I^{er} siècle. Ce nom correspond-t-il au Za-Hakalè des listes royales traditionnelles? La question reste ouverte.

Les sources de renseignements sur la civilisation axoumite sont de nature diverse. Elles comprennent des passages d'auteurs anciens depuis Pline qui fait état d'Adoulis jusqu'aux chroniqueurs arabes, Ibn Hîschac, Ibn Hîscham et Ibn Hawkal. Ces textes sont en général peu explicites. L'essentiel de la documentation est naturellement fourni par l'épigraphie locale et le matériel archéologique que le développement de la recherche accroît au fil des années. Peu nombreuses, les inscriptions ont été rassemblées dès le XIX^e siècle. De grands textes d'Ezana, gravés dans la pierre, se rangent au nombre des plus importantes. Naguère, la découverte de nouvelles inscriptions d'Ezana, de Caleb et d'un de ses fils (Waazeba), en grec, en guèze et en pseudo-sabéen,



*Photo aérienne d'Axoum.
(Photo Institut éthiopien
d'archéologie.)*

a livré des indications multiples. Durant ces vingt dernières années, d'autres témoignages ont été réunis, notamment des inscriptions rupestres et des textes sur plaques de schiste découverts en Érythrée. Ils constituent les plus anciens écrits de la période axoumite, à dater du II^e siècle de notre ère.

L'observation archéologique et le produit des fouilles composent assurément la source majeure de documentation sur la civilisation d'Axoum. À partir du XIX^e siècle, des voyageurs notent l'existence de sites, de monuments et d'inscriptions. Des études paraissent; quelques-unes du plus grand intérêt, ainsi l'ouvrage abondamment documenté de la mission allemande d'Axoum en 1906. L'Institut éthiopien d'archéologie est créé en 1952. Des travaux méthodiques sont alors entrepris. Plusieurs sites font l'objet d'enquêtes approfondies: Axoum, Melazo, Haoulti, Yeha et Matara. Dans le même temps, la carte des établissements antiques s'accroît notablement. Elle montre actuellement une quarantaine de sites majeurs et il est certain que d'autres prospections en augmenteront la liste. Mais il reste que notre information est dans l'ensemble défectueuse. C'est que les recherches ont été encore insuffisantes. Les vestiges mis au jour sont pour la plupart de datation imparfaite. Les inscriptions sont presque les seuls documents à entrer dans un cadre chronologique, pas toujours fixe. Trop de données font encore défaut pour qu'on puisse présenter autrement qu'à grands traits le panorama de la civilisation d'Axoum.

L'aire axoumite

Le territoire axoumite, selon le repérage de l'archéologie, s'inscrit dans un rectangle vertical de 300 km de longueur et de 160 km de largeur très approximativement. Ce rectangle est compris entre 13 et 17 degrés de latitude Nord, 38 et 40 degrés de longitude Est. Il s'étend de la région au nord de Keron jusqu'à l'amba Alagui au sud, d'Adoulis, sur la côte, jusqu'aux parages de Takkazé, à l'ouest. Addi-Dahno est pratiquement le dernier site connu de ce côté, à une trentaine de kilomètres d'Axoum.

Époque proto-axoumite

Le nom d'Axoum apparaît pour la première fois dans le *Périple de la mer Érythrée*, guide maritime et commercial composé par un marchand originaire d'Égypte. L'ouvrage date de la fin du I^{er} siècle. Ptolémée le Géographe, au II^e siècle, indique également le site.

Le *Périple* fournit aussi des informations sur Adoulis, aujourd'hui un lieu ensablé, à quelque cinquante kilomètres au sud de Massaoua. Il précise que c'est «un gros village d'où il y a trois jours de voyage jusqu'à Koloè, une ville de l'intérieur et le principal marché de l'ivoire. De cette place à la cité du peuple appelé les Axoumites, il y a cinq jours de voyage de plus. C'est là qu'est apporté tout l'ivoire de la contrée au-delà du Nil à travers la région

appelée Cyenum et de là, il va à Adoulis ». Ce village était donc le débouché d'Axoum, notamment pour l'ivoire. Le texte dit qu'on y fournissait aussi la corne de rhinocéros, l'écaille de tortue et l'obsidienne. Ce sont des articles qui d'ailleurs figurent au nombre des exportations que Pline signalait déjà avant l'auteur du *Périple* à propos du commerce d'Adoulis dont le nom est ainsi mentionné antérieurement à celui d'Axoum. Pour Pline, Adoulis est au pays des Troglodytes. « *Maximum hic emporium Troglodytarum, edam Aethiopum...* ». Ainsi, dès le I^{er} siècle, les Romains et les Grecs connaissaient l'existence du peuple des Axoumites et de ses « villes » dans l'arrière-pays d'Adoulis.

L'archéologie nous procure peu de renseignements sur la culture matérielle des premiers siècles de notre ère. Quelques inscriptions du II^e et du III^e siècle constituent pratiquement les seuls témoins datables de cette époque. Peu nombreux et laconiques, ils offrent pourtant des particularités remarquables. On y découvre les premières formes de l'alphabet éthiopien dont l'usage s'est maintenu jusqu'à aujourd'hui. Certes, ces inscriptions ne sont pas les plus anciennes trouvées dans l'aire axoumite car plusieurs autres, de type sud-arabique, y ont été recueillies qui appartiennent à la deuxième moitié du dernier millénaire avant notre ère. Cette écriture sud-arabique a été le modèle de l'écriture éthiopienne. Au II^e siècle de notre ère, la forme des lettres a considérablement évolué ; elle se sépare de l'écriture sud-arabique.

Outre l'écriture, il est certain que des vestiges de ces premiers siècles existent, tels que des ruines d'édifices, de la poterie et d'autres objets. L'état actuel de la recherche n'a pas permis de les identifier. Quelques monuments du III^e, ou du début du IV^e siècle, comme les stèles de Matara et de Anza, montrent que la civilisation axoumite n'a pas été en rupture complète avec la culture de la période pré-axoumite. On y remarque, en creux ou en relief, le symbole lunaire, disque sur croissant, dans la forme même qu'on lui voit sur les brûle-parfum du V^e siècle avant notre ère. Il figure également sur les monnaies. Et une écriture d'aspect sud-arabique apparaît encore sur les grandes pierres d'Ezana et de Caleb. Cependant des transformations importantes se manifestent. D'après les inscriptions, on se rend compte que la nature de la religion a changé. Les dieux anciens ne sont plus invoqués et, à l'exception du symbole lunaire, tous les autres emblèmes ont été abandonnés, ibex, lion, sphinx par exemple. C'est qu'à cette époque véritablement une forme nouvelle de civilisation se façonne, nettement distincte de celle de la période précédente appelée pour cette raison pré-axoumite. Le phénomène se marque dans bien d'autres aspects de la vie culturelle telle que les sites permettent de l'observer.

Sites axoumites

Aux extrémités de la route antique, selon le *Périple*, Adoulis et Axoum sont les sites sans doute les plus importants. Ils sont aussi les seuls dont le nom ancien, attesté dans les textes et les inscriptions, ait été conservé aux loca-

lités même de nos jours. Adoulis est un site désert mais les habitants des villages voisins appellent encore Axouli le champ de ruines. Tous les autres lieux antiques sont désignés par des noms dont il est certain qu'ils ne sont pas ceux de l'antiquité axoumite, au moins pour la majorité d'entre eux. Ces sites se rencontrent en grand nombre principalement dans la région orientale où se trouvent, d'Aratou au nord à Nazret au sud, les grands gisements de Kohaito (identifié non sans vraisemblance à Koloè), Tokonda, Matara, Etch-Marè. (Voir carte chapitre 16.)

Axoum

Au III^e siècle de notre ère, cette cité ainsi que le royaume du même nom possèdent une réputation affirmée si l'on en croit un texte de cette époque attribué à Mani qui qualifie ce royaume de « troisième du monde ». Il est vrai que dans la bourgade même de grands monuments et des témoins matériels nombreux gardent la mémoire d'une grande saison historique. Des stèles gigantesques — l'une d'elles est le plus haut monolithe sculpté qui se puisse voir —, une énorme table de pierre, des bases de trônes massives, des morceaux de piliers, des hypogées royaux, des vestiges qu'on devine considérables sous une basilique du XVIII^e siècle, enfin des traditions et légendes accueillent le visiteur et lui parlent d'un passé prestigieux.

Au début du siècle, une mission allemande effectuait le relevé graphique et photographique de tous les monuments visibles. Dans le secteur ouest, elle dégagait les substructions de trois ensembles architecturaux considérés à juste titre comme les restes de palais. Par la suite, d'autres travaux archéologiques, notamment ceux de l'Institut d'archéologie, ont mis au jour des monuments nouveaux et observé une masse de faits relatifs à l'ancienne cité royale.

Des trois édifices que la tradition appelle Enda-Simon, Enda-Michael, Taakha-Maryam, il ne subsistait que les soubassements. On ne les voit plus aujourd'hui si ce n'est dans les dessins et photos de la mission allemande. Le plus vaste de ces palais ou châteaux, Enda-Simon, avait 35 m de côté; Enda-Michael, 27 m, et Taakha-Maryam, 24 m. Ces châteaux étaient entourés de cours et de constructions annexes, formant des ensembles de plan rectangulaire mesurant, à Taakha-Maryam, environ 120 m de longueur et 85 m de largeur.

Les ruines d'un autre édifice aux dimensions imposantes se trouvent sous l'église Maryam-Tsion, à l'est de laquelle on distingue encore, en contrebas de la terrasse, des parties préservées: un soubassement massif large de 30 m à son extrémité et de 42 m vers le centre.

A l'ouest de la bourgade, une mission de l'Institut éthiopien d'archéologie découvrait et étudiait de 1966 à 1968 les restes d'un autre ensemble architectural. Situées au lieu-dit Dongour, au nord de la route de Gondar, ces ruines sont celles d'un autre château dont la date avoisine le VII^e siècle.

Un tertre arrondi s'élevait au-dessus du terrain décline. Sa partie supérieure montrait une surface plane. (Une tradition locale rapportait que cette butte de pierres et de terre recouvrait le tombeau de la reine de Saba.) Les vestiges de l'édifice mis au jour occupent une superficie de quelque trois

mille mètres carrés. Les murs forment un quadrilatère irrégulier dont un côté mesure 57 m, un autre 56,50 m. Au centre des ruines, des murs ont encore 5 m de haut.

Ordonnées en quatre îlots peu symétriques, une quarantaine de pièces d'habitation, disposées en carré, enclosent un corps de logis central. Construit sur un socle à gradins, haut de 1,80 m, le pavillon central comprend sept salles auxquelles trois escaliers extérieurs donnent accès. Trois cours séparent ce pavillon de ses dépendances. Les murs du pourtour extérieur comportent des parties à redans et à recès, alternativement. Dans plusieurs pièces du corps de logis et des habitations secondaires, des piles de maçonnerie, groupées par deux ou par quatre, étaient enterrées. Elles servaient de socles à des piliers de pierre ou plus probablement à des poteaux de bois pour le soutien de structures supérieures. Dans les vestibules du pavillon central, de larges bases de maçonnerie jouaient le même rôle sous un dallage géométrique. Au nord-est et au sud-ouest, des aménagements particuliers suggèrent que, à ces emplacements, des escaliers donnaient accès à un étage où se trouvait le véritable lieu d'habitation.

Trois fours de briques cuites ont été mis au jour dans la partie ouest du monument. Dans une salle des dépendances, au sud, une installation de briques léchées par les flammes semble avoir été un dispositif de chauffage.

Ce monument de Dongour représente le plus bel exemple d'architecture axoumite visible présentement. Étant donné sa situation périphérique, et aussi ses dimensions relativement modestes, il est peu probable qu'il ait servi de demeure royale. Sans doute plus justement faut-il y voir la résidence d'un notable.

Un autre édifice de premier plan se dressait sur une colline au nord-est d'Axoum. La tradition en attribue les restes à Caleb et à son fils Guebr. Deux sortes de chapelles parallèles étaient construites sur des cryptes composées de plusieurs caveaux bâtis et couverts de grosses dalles de pierre. Cinq caveaux pour la crypte de Guebra-Masqal au sud, et trois caveaux pour celle de Caleb au nord. La partie supérieure de l'édifice est tardive. Elle présente d'ailleurs de nombreuses preuves de réaménagements. Il est à penser que les cryptes sont plus anciennes, les caveaux ayant été réutilisés vers le VII^e ou VIII^e siècle. Au tombeau de Caleb, dans l'escalier, de gros blocs de pierre à appareil polygonal évoquent certains monuments de la Syrie du nord des II^e et III^e siècles. Une vaste nécropole entourait ce monument. Plusieurs tombeaux à puits ont été naguère découverts à proximité. D'autres existent assez loin vers l'est.

À l'est de la bourgade, au lieu-dit Bazen, quelques tombeaux à four sont creusés dans le rocher, à flanc de collines. Certains ont un puits et des caveaux au fond, de part et d'autre. Un tombeau multiple à escalier de dix-sept marches, creusé lui aussi dans le rocher, est dans le même secteur que domine une stèle qui n'était pas isolée anciennement puisque, dans ce lieu, un voyageur anglais au début du XIX^e siècle vit quatorze « obélisques » renversés.

La ville antique se déployait dans un espace compris entre les stèles géantes et le monument de Dongour. Partout dans ce sol des ruines sont

enfouies. Des affleurements de murs ici et là indiquent des constructions axoumites. Les fouilles archéologiques, lorsqu'elles pourront être entreprises dans les endroits que la tradition nomme Addi-Kiltè et Tchaanadoug révéleront un vaste pan du passé d'Axoum.

Adoulis

Peu de vestiges en surface marquent l'emplacement de ce site qui ne se trouve pas en bordure du rivage marin, mais à environ 4 km à l'intérieur des terres. La pierre, le sable et la végétation recouvrent cependant un ensemble considérable de ruines qui s'inscrivent, autant que les éléments de surface permettent de le discerner, dans un rectangle de 500 m de long et 400 m de large, approximativement. En quelques places, des buttes signalent des déblais laissés par diverses missions archéologiques. Vers le nord-est, des morceaux de piliers traînent sur le sol que parsèment des tessons de poterie à profusion. Des travaux effectués depuis l'année 1868 où des hommes d'un corps expéditionnaire britannique débarqués non loin exhumèrent quelques vestiges de constructions, il ne subsiste guère que les murs dégagés par la mission de Paribeni en 1906 et ceux qu'un sondage de la mission de l'Institut éthiopien d'archéologie mit au jour en 1961-1962.

Au début de 1906, le Suédois Sundström découvrit dans le secteur nord un édifice de grandes dimensions. Peu de temps après, Paribeni, à l'est et à l'ouest de ce monument, dégagèrent deux autres ruines d'édifices de taille inférieure. Tous ces monuments sont des soubassements à gradins et redans de constructions rectangulaires. Des bâtiments latéraux les encadrent. Sundström appela « Palais » le monument qu'il déblaya. C'est un vaste ensemble de 38 m de long et 22 m de large, d'une superficie plus considérable que le château d'Axoum, Enda-Simon, dont le pavillon central mesurait 35 m en longueur. Sur le soubassement, deux rangées de piliers divisent la longueur en trois sections. Il en va de même en largeur. C'est un plan basilical qui pourrait naturellement inciter à voir dans cet édifice non un « palais » mais un sanctuaire chrétien.

Le soubassement que Paribeni dégagèrent à l'ouest du précédent monument présente la même forme architecturale. Sa longueur est d'environ 18,50 m. La partie supérieure était recouverte d'un pavement et montrait des vestiges de piliers de nef. À l'extrémité Est, entre deux salles, une abside semi-circulaire indiquait suffisamment que les ruines étaient celles d'une basilique. Un niveau inférieur de l'édifice appartenait à un bâtiment plus ancien que le fouilleur italien désignait sous le nom d'Autel du Soleil. À la lumière d'autres constatations, il est permis d'y voir aujourd'hui le vestige d'une construction — religieuse probablement — d'une époque antérieure à celle de la basilique superposée.

À l'est du monument de Sundström, Paribeni découvrit le soubassement d'une autre église, longue de 25 m. Dans le dessin on distingue la trace d'une abside semi-circulaire. L'édifice offrait deux particularités remarquables : la présence d'une cuve baptismale dans la pièce au sud de l'abside et, au centre

du bâtiment, des restes de huit piliers en octogone. Dans le même édifice se combinaient ainsi le plan rectangulaire et le plan carré.

Matara

Sur le plateau érythréen, à 135 km au sud d'Asmara, près de Sénafé, se trouve un des sites de la plus haute antiquité éthiopienne puisque ses niveaux profonds sont ceux d'un établissement important de la période sud-arabique.

De 1959 à 1970, l'Institut d'archéologie a effectué une fouille méthodique du site de Matara. Il s'en faut de beaucoup que les travaux aient épuisé l'intérêt de ce site. Les niveaux pré-axoumites n'ont fait l'objet que de simples sondages, en raison principalement de l'existence, au-dessus, de structures architecturales nombreuses. Environ la moitié du niveau axoumite a été fouillée. Ont été mis au jour quatre grandes villas, trois sanctuaires chrétiens, un quartier d'habitations ordinaires formant une trentaine de logis familiaux. Les quatre villas sont construites selon le type désormais habituel : un corps de logis central sur soubassement à gradins qu'encadrent les dépendances. Comme ailleurs, des piles de maçonnerie étaient disposées dans le sol des salles du pavillon central pour soutenir les poteaux des vestibules. Le perron des grandes entrées devait être protégé par des auvents ; aux angles des perrons on observe des cavités dans lesquelles, peut-être, s'encastraient les montants de bois de ces auvents.

Les maisons ordinaires comprennent deux ou trois pièces. Les murs sont larges en moyenne de 70 cm. Des vestiges de foyers, des fourneaux de terre, de nombreux vases ont permis le repérage de sols d'habitations.

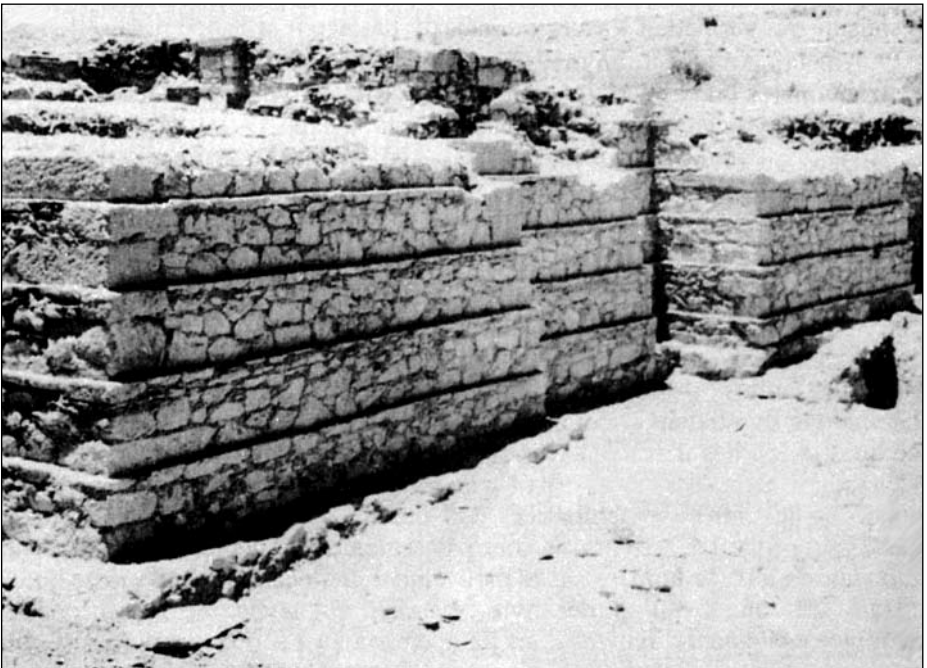
De dimensions intermédiaires entre celles de la villa et de l'habitation ordinaire, un type de maison présente certains traits du pavillon central de la villa : plan similaire et gradins extérieurs. On peut penser que cette typologie architecturale reflète une hiérarchie sociale.

Au sud et à l'est de l'agglomération, les édifices religieux ont un aspect extérieur qui les distingue peu des autres constructions : bâtiment central entouré de cours et de dépendances ; mode de construction identique. L'un de ces édifices est une sorte de chapelle funéraire non sans analogie avec le « Tombeau de Caleb » à Axoum, bien que de proportions plus restreintes. Cette chapelle, longue de 15 m, large de 10, est élevée sur une crypte à laquelle on accède par un escalier de quatorze marches.

Ailleurs, en direction Est, une autre église — troisième vers le haut d'une superposition des ruines de quatre édifices — avait une nef centrale et des collatéraux divisés par deux rangées de quatre piliers dont subsistent les bases. Une abside est enclose entre deux salles, dans l'axe de la nef orienté, comme d'ailleurs tous les édifices de ce genre. Les murs extérieurs du monument ont 22,40 m de long et 13,50 m de large. Dans une pièce située à l'est de l'église, derrière l'abside, on a découvert une cuve baptismale. Un conduit d'alimentation en eau y débouchait, composé d'amphores emboîtées les unes dans les autres et disposées verticalement contre le mur extérieur de la salle baptismale.



1



2

1. Lionne sculptée sur le flanc d'un rocher, période axoumite.

*2. Matara: Embasement d'un édifice axoumite
(Photos Institut éthiopien d'archéologie.)*

Une autre église s'élevait au sud du site, sur la colline de Goual-Saïm. Le plan en est à peine discernable, les murs ayant été détruits en grande partie. Les vestiges d'un dallage de schiste et des bases de piliers subsistent cependant. C'était un édifice de petites dimensions.

Kohaito

Au nord de Matara, à une altitude de 2600 m, ce lieu offre au regard de nombreux vestiges architecturaux. Une dizaine de tertres sur une assez large superficie conservent des restes de constructions importantes de la fin de la période axoumite et, la chose ne semble pas faire de doute, des ruines plus anciennes. Plusieurs piliers se dressent aujourd'hui encore sur ces tertres. On pense que pour la plupart ils appartenaient à des églises aux dimensions proches de celles de Matara. Sur tous les monticules les murs présentent l'appareil axoumite et un ordonnancement rectangulaire pareil à ceux des autres sites de l'époque. Sept de ces ensembles se distinguent aisément. Outre ces ruines d'édifices, au nord-nord-ouest, un barrage de pierres fait de blocs parfaitement ajustés en rangées régulières était destiné à retenir l'eau au sud-est d'un bassin naturel communément appelé « bassin de Safra ». Long de 67 m, ce barrage a une hauteur de 3 m environ dans sa section centrale. A cet endroit, deux séries de pierres saillantes en marches d'escalier constituaient un dispositif qui permettait l'accès du haut du barrage à la nappe d'eau.

Ailleurs, vers l'est, un tombeau à puits aménagé dans le rocher comporte deux chambres ou caveaux funéraires. Une croix de type axoumite sculptée en creux dans la roche orne une des parois du tombeau.

Dans un ravin proche du site, la roche est peinte et gravée de figures représentant des bœufs, des chameaux, etc.

Villes, marchés

Les grands établissements — ceux qui viennent d'être évoqués et plusieurs autres — forment des agglomérations denses, compactes, aux habitations se jouxtant et comportant des édifices aux fonctions variées. C'est ce que les fouilles d'Axoum, d'Adoulis et de Matara ont permis de constater. Ce sont de véritables centres urbains. Dans le quartier populaire de Matara, une ruelle sinue entre les habitations. On devine une population relativement nombreuse dont les activités ne sont pas seulement agricoles. La présence de monnaies jette une lumière sur le mouvement de l'économie, de même que la nature des objets qu'on découvre : verres, amphores méditerranéennes ; présence également d'œuvres d'art (lampe en bronze et objets d'or) qui ne sont pas sans trahir un certain luxe.

Un point est à noter : la plupart des édifices habituellement visibles ou ceux qui ont été mis au jour par les fouilles appartiennent à la période axoumite tardive, mais il existe cependant des éléments plus anciens — même si

on ne peut toujours les dater avec précision — sur lesquels ont pris place les constructions de la dernière époque, et ces éléments attestent que la situation, à date ancienne, ne devait pas être très différente. L'auteur du *Périple*, au I^{er} siècle de notre ère, parle de «ville de l'intérieur» à propos de Koloè. Il dit aussi que c'est le «principal marché de l'ivoire». Il désigne Adoulis comme une ville-marché. Cette ville reçoit l'ivoire de «la cité du peuple appelé Axoumite» où il est d'abord collecté; il y a donc lieu de voir dans cette cité une autre ville-marché. Et il convient de considérer comme des marchés, des lieux de négoce, les autres centres urbains (Aratou, Tokonda, Etch-Maré, Degoum, Haghero-Deragoueh, Henzat, etc.). Il n'est pas certain que les échanges se faisaient à l'intérieur des villes mais bien plutôt aux abords immédiats. On constate en effet que ces villes antiques ne sont pas entourées de remparts. Aucune indication à cet égard n'a été jusqu'à présent relevée.

L'architecture Axoumite

L'emploi de la pierre, le plan carré ou rectangulaire, l'alternance systématique de parties saillantes et de parties rentrantes, l'élévation en gradins des soubassements sur lesquels se dressent les grands édifices, un type de maçonnerie sans mortier autre que de terre, tels sont les traits principaux de l'architecture axoumite. A quoi s'ajoute ce caractère remarquable: une reproduction généralisée de ces traits distinctifs. On a noté déjà que cette constance des formules architecturales s'étend à tous les édifices majeurs, qu'ils soient religieux ou non. Des édifices sont bâtis sur les mêmes socles à gradins. Des escaliers monumentaux, de sept marches dans beaucoup de cas, y donnent accès. Des dépendances les encadrent par-delà des courettes.

On peut tenir pour assuré que les châteaux et villas comportaient un étage au-dessus du rez-de-chaussée qu'il serait préférable d'ailleurs d'appeler étage, compte tenu de sa sur-élévation. A considérer l'exiguïté des pièces de ce premier étage, encombrées de piliers et de poteaux, il est probable que les véritables salles d'habitation se trouvaient à l'étage supérieur. Une question est de savoir si les grands châteaux d'Axoum avaient plusieurs étages. Au début du siècle, l'architecte de la mission allemande tenta une reconstitution. Le dessin du monument de Enda-Michael présente aux angles du pavillon des tours de quatre étages. A peu près rien ne subsistant de cet édifice (aujourd'hui moins encore qu'en 1906), il n'est pas facile de juger du bien-fondé de la tentative, mais si l'on observe la nature de la maçonnerie telle que les photos et dessins la montrent, telle aussi que d'autres monuments la font connaître — des murs sans grande épaisseur que la maçonnerie de pierres liées par un simple mortier de terre rendait d'une stabilité précaire —, il semble permis de douter que Enda-Michael, comme d'ailleurs les autres châteaux, ait comporté plus de deux étages. Peut-être certains d'entre eux, de solidité spéciale, en possédaient-ils trois, ce qui est douteux. En tout cas il ne paraît guère pertinent d'imaginer plus. Au VI^e siècle, Cosmas Indicopleustes dans sa *Topographie chrétienne* rapporte qu'il

vit en Ethiopie (il ne dit d'ailleurs pas à Axoum où il est probable qu'il se rendit cependant) une « demeure royale aux quatre tours ». Cette succincte observation ne précise pas la position de ces tours. Il faut pourtant retenir qu'elle signale des bâtiments construits en hauteur.

Le bois entrait dans la construction axoumite. Les châssis des ouvertures étaient en bois, et en certains endroits des murs, notamment aux angles de pièces, des lambourdes s'encadraient dans la maçonnerie pour en assurer la cohésion. Les solives qui supportaient les planchers d'étage ou les toits — sans doute en terrasse — étaient naturellement en bois. A cet égard les stèles sculptées qui montrent des abouts de solives reproduisent fidèlement, on n'en peut douter, la coutume de l'époque.

Il était d'usage également pour donner une assiette aussi solide que possible aux grandes constructions de disposer aux angles des soubassements, ou en longues bandes à leur sommet, de gros blocs de pierre taillée. On voit beaucoup de ces blocs dans les constructions de la période axoumite tardive. Certains d'entre eux y sont d'ailleurs en emploi. Il est certain que les bâtisseurs de la première époque axoumite, des III^e et IV^e siècles particulièrement, avaient le goût des blocs massifs. Les stèles et la dalle gigantesque qui est devant illustrent singulièrement cette prédilection.

Monuments monolithiques

Ces stèles d'Axoum sont de plusieurs types. Beaucoup de celles qu'on voit dans la localité sont de grandes pierres simplement dégrossies. Ainsi au lieu-dit Goudit dans le secteur sud de Dongour. Eparpillées dans un labour, il ne fait pas de doute que dans l'Antiquité elles marquaient l'emplacement de tombeaux. D'autres stèles ont des faces lisses et leur sommet souvent cintré. Il en est dont la hauteur dépasse 20 m. On les trouve elles aussi en plusieurs endroits. Les plus nombreuses avoisinent l'ensemble des stèles géantes. Celles-ci sont au nombre de sept. Leur particularité est de présenter un décor sculpté. Une seule est encore debout, cinq gisent à terre, brisées. La septième a été transportée à Rome et depuis 1937 cette stèle a été érigée près du théâtre de Caracalla où elle se trouve encore.

Leur décor imite une architecture à étages multiples. La plus haute de ces stèles, qui atteignait environ 33 m, superpose neuf étages sur l'une de ses faces. Porte, fenêtres, abouts de solives, parfaitement sculptés dans une pierre dure, figurent une haute demeure. La signification de cette architecture fictive échappe complètement. Elle est pratiquement sans comparaison avec des exemples qui pourraient exister dans d'autres contrées. Au fronton de l'une de ces stèles, des lances sont sculptées. Une autre, qui n'appartient pas à cette catégorie des stèles architecturales, présente une sorte de bouclier — mais est-ce un bouclier? — sous un toit à double pente — mais est-ce un toit? Les cavités ou bien des clous métalliques servaient à fixer des emblèmes — disparus — dont on ne sait ce qu'ils étaient ni même s'ils n'ont pas été ajoutés tardivement. Que ces monuments soient des cippes funéraires, il



1. Bases de trône.

2. Matara: inscription du III^e siècle de notre ère.
(Photos Institut éthiopien d'archéologie.)

n'y a guère lieu d'en douter. Siège d'une puissance divine ou mémorial d'une existence humaine, on hésite à préciser. Le symbolisme du décor jette dans une totale incertitude. Quant à la différence de leurs dimensions il peut ne pas être vain de dire qu'elle correspond à une hiérarchie de statuts sociaux.

L'incertitude règne également touchant le sens de cette énorme dalle de pierre, en face des grandes stèles, qui était placée, à l'origine au moins, sur de gros piliers. Ses dimensions (longueur: plus de 17 m; largeur: 6,50 m; épaisseur: 1,30 m) défient l'imagination si on essaie de représenter la somme d'énergie qu'a pu coûter le déplacement de cette pierre sur une distance qui s'évalue en centaines de mètres. Pas plus que pour les stèles, on ne sait d'où ces blocs ont été extraits. Un atelier de taille antique existe près d'une haute colline à l'ouest d'Axoum où d'ailleurs un grand bloc d'environ 27 m de long a reçu un début de dégrossissement. Il n'est pas assuré pour autant que la dalle gigantesque et les stèles sculptées proviennent de cet endroit, éloigné de plus de 2 km. Quoi qu'il en soit du transport, leur érection suggère l'idée d'une puissante organisation collective.

Sur le plateau oriental, à Matara et à Anza, deux stèles à sommet cintré ont environ 5 m de haut. Elles présentent deux particularités: le disque sur croissant, symbole de la religion sud-arabique; une inscription en guèze. Ces inscriptions ont une signification commémorative, c'est au moins certain pour celle de Matara. D'après le critère paléographique, elles datent du III^e ou du début du IV^e siècle. La facture de ces monolithes est celle des stèles à faces lisses d'Axoum.

A Axoum encore, d'autres monolithes sont épars en divers endroits. Il s'agit de grands plateaux de pierre. On en voit une douzaine en groupe aligné dans le secteur des stèles géantes, près de la basilique Maryam-Tsion. Selon la meilleure des probabilités ce sont des bases de trônes. Quelques-uns de ces plateaux ont plus de 2,50 m de long, et une épaisseur moyenne de 40 à 50 cm. Au centre de la face supérieure, une proéminence est creusée de cavités pour recevoir des montants de siège. Une de ces bases existait jadis sur le site de Matara. A ce jour un total de vingt-sept a été inventorié.

Ces trônes avaient une grande place dans la culture axoumite. Deux inscriptions d'Ezana en font état. Au VI^e siècle, Cosmas note à Adoulis la présence d'un trône auprès duquel se dressait une stèle. «Le trône a une base carrée», «il est d'un excellent marbre blanc», et «tout entier... taillé dans un seul bloc de pierre». Les deux monuments sont «couverts de caractères grecs». L'inscription du trône émane d'un souverain axoumite des environs du III^e siècle. La signification de ces monuments n'est pas claire. Trônes commémoratifs de victoires? Chaires votives? Symboles du pouvoir royal? Ils sont énigmatiques comme les grandes stèles.

Le groupe disposé près de Maryam-Tsion est aligné de telle sorte que les chaires étaient tournées vers l'Est, dans la même direction que les faces sculptées des stèles. Si cette disposition est ancienne, on peut penser qu'elles étaient tournées vers un temple qui pouvait se trouver alors à l'emplacement de l'église actuelle. Il y a là des ruines considérables.

Les inscriptions elles-mêmes sont gravées dans la pierre dure, une sorte de granite. L'un des textes d'Ezana est tracé en trois écritures différentes

— éthiopienne, sud-arabique et grecque — sur les deux côtés d'une pierre haute de plus de deux mètres.

Cette prédilection pour les monuments de grandes dimensions semble avoir prévalu en ce qui concerne les statues. Au début du siècle une pierre plate a été observée à Axoum; elle offrait en creux la marque de pieds longs de 92 cm. La pierre avait été utilisée comme support d'une statue, probablement de métal. Les inscriptions d'Ezana disent qu'il dressait des statues en honneur de la divinité. L'un des textes indique: « En signe de reconnaissance à Celui qui nous a engendrés, Arès l'invaincu, nous Lui avons dressé des statues, l'une d'or et la seconde d'argent, et trois autres d'airain, à sa gloire ». Aucune statue axoumite n'a été retrouvée, mais la recherche archéologique est loin d'être achevée. Que ce soit en pierre ou en métal, peu de reproductions d'animaux ont été découvertes. Cosmas raconte qu'il vit « quatre statues de bronze » d'unicornes (rhinocéros sans doute) « dans le palais royal ».

La poterie

Les sites axoumites livrent une grande quantité de vases en terre cuite, soit entiers, soit en morceaux.

Il s'agit essentiellement d'une poterie utilitaire en terre cuite rouge et en terre cuite noire mais où la poterie en terre cuite rouge prédomine largement. Beaucoup de pots ont leur paroi extérieure de couleur mate; plusieurs ont été lissés à la pierre; certains ont un engobe rouge. Rien jamais n'indique l'usage du tour.

Les dimensions des vases sont variées, depuis de minuscules gobelets jusqu'à des cuveaux de 80 cm de hauteur. Les jarres, bols, cruches, jattes, marmites, tasses, ne sont pas toujours décorés. Quand c'est le cas, le décor se compose habituellement de motifs géométriques incisés, peints, moulés en relief ou estampés. Les dessins sont simples pour la plupart: festons, dents-de-scie, ronds groupés, guillochis, treillis, croisillons, etc., peu de sujets naturalistes apparaissent: quelques épis de blés, des oiseaux et des serpents modelés. Certains de ces décors ont une signification symbolique apparente, comme ces bras modelés sur le bord de jattes. Enfin la croix chrétienne est reproduite à profusion sur le bord, les parois ou le fond des vases.

Une différence se remarque dans les collections céramiques en provenance de l'est ou de l'ouest du plateau. Dans la région d'Axoum, on observe un type de vase dont la paroi est piquetée d'incisions linéaires. Ce type apparaît peu sur le plateau oriental. A Matara, un bol à bossette et à côtes sous le bord n'est pas à ce jour attesté dans la région d'Axoum. On y trouve au contraire une jarre au goulot en forme de tête humaine que, dans l'état actuel des recherches, on ne voit pas ailleurs.

Des travaux en cours permettent de classer des groupes de poteries en séries chronologiques. Il faudra cependant que les fouilles se développent pour qu'on soit en mesure d'arriver à des datations quelque peu précises.



1



2

1. Goulot de jarre.

2. Brûle-parfum d'inspiration alexandrine.

3. Défense d'éléphant.
(Photos: Institut éthiopien d'archéologie.)



3

Dans la couche axoumite de tous les sites, on découvre aussi des poteries d'importation, principalement des amphores à anses et à parois côtelées. Ces amphores, en grand nombre à Adoulis, sont d'origine méditerranéenne. Elles étaient parfois utilisées comme urnes funéraires pour les nouveaux-nés, ainsi que le fait a été observé à Adoulis, Matara et Axoum. On ne trouve pas trace de ces amphores dans les niveaux pré-axoumites. De nombreux fragments de fioles, flacons et gobelets en verre appartiennent aussi à la couche axoumite, ainsi que des vases à glaçure bleue. Ces vases à glaçure datent de la fin de la période axoumite. La majorité d'entre eux était importée de l'océan Indien. (Au vrai, on recueille plus souvent des tessons que des vases entiers.) De petites coupes offrant l'aspect de « terra sigillata » ont été probablement importées d'Égypte.

L'abondance de la poterie dans les sites suppose une importante consommation de bois. Dans l'Antiquité, le pays devait être plus boisé qu'on ne le voit aujourd'hui.

Quelques objets particuliers

Les recherches archéologiques ont entraîné la découverte d'objets divers : cachets en pierre ou en terre cuite gravés de motifs géométriques ou de profils d'animaux, petits outils en métaux, dés en terre cuite, débris de lames, figurines d'animaux, statuettes féminines analogues aux fécondités de la préhistoire, etc. Parmi ces objets il convient de faire une place à part à une lampe en bronze et à un trésor mis au jour lors de fouilles à Matara.

Une coupe oblongue reposant sur un pied imitant une colonnade de palmiers stylisés est surmontée d'un motif en ronde-bosse. Ce motif représente un chien muni d'un collier qui saisit un bouquetin à la course. Au dos de la coupe un bucrane apparaît en léger relief. L'objet est haut de 41 cm. La coupe a 31 cm de long. Si l'on en juge par son symbolisme — la chasse rituelle — que renforce la présence du bucrane, cette lampe est sans doute originaire de l'Arabie du Sud où d'ailleurs d'autres objets comparables ont été trouvés.

Le trésor était dans un vase de bronze haut de 18 cm. Il comprend : deux croix, trois chaînes, une broche, soixante-huit pendeloques, soixante-quatre perles de collier, quatorze monnaies d'empereur romain des II^e et III^e siècles, les Antonine principalement, et deux bractéates. Le tout en or, et dans un état remarquable de conservation. D'après le lieu où ils ont été trouvés, ces objets ont dû être rassemblés aux alentours du VII^e siècle. (Les monnaies en l'occurrence ne constituent pas un critère de datation, car à l'exception d'une seule, elles sont pourvues de bélières qui en font des bijoux.)

Il arrive que les niveaux axoumites livrent des inscriptions sud-arabiques et des morceaux de brûle-parfum du V^e siècle avant notre ère. Ces pierres sont généralement brisées et remployées dans les constructions axoumites. Ces niveaux fournissent aussi, en petit nombre, des objets importés d'Égypte et de Nubie ou, comme à Haoulti, des figurines en terre cuite qui, selon Henri de Contenson, « paraissent apparentées à celles que l'on rencontre

dans l'Inde aux phases de Mathourâ et de Goupta. » Le fouilleur de Haoulti à ce propos remarque de façon pertinente que « les deux premiers siècles de notre ère sont précisément la période la plus florissante des contacts commerciaux entre l'Inde et la Méditerranée, par l'intermédiaire de la mer Rouge ».

La numismatique

Les monnaies axoumites revêtent une importance spéciale. C'est par elles seules en effet que dix-huit noms de rois d'Axoum sont connus.

Quelques milliers de ces monnaies ont été recueillies. Autour d'Axoum, les champs de labour en livrent beaucoup, notamment au temps des pluies qui délavent les terres. La plupart sont en bronze. Leurs dimensions varient de 22 à 8 mm. Les rois figurent sur ces monnaies, souvent en buste, avec ou sans couronne. Un seul est représenté assis sur un trône, de profil. On y voit des symboles divers : le disque et le croissant pour les premiers rois (Endybis, Aphilas, Casanas I, Wazeba, Ezana). A partir d'Ezana et sa conversion au christianisme, toutes les monnaies portent la croix, soit qu'elle occupe le centre d'une face, soit qu'elle se mêle aux lettres de la légende sur le pourtour. Dans certains cas deux épis courbés encadrent le buste royal ou bien un épi droit figure au centre de la monnaie. Ainsi pour les monnaies d'Aphilas et d'Ezana. Sont-ils, ces épis, l'emblème d'un pouvoir agraire ?

Les légendes sont écrites en grec ou en éthiopien, jamais en sud-arabique. Le grec apparaît dès la plus ancienne des pièces ; c'est seulement à partir de Wazeba que l'éthiopien est employé. Les formules sont diverses : « Par la grâce de Dieu », « Joie et salut au peuple », « Paix au peuple », « Il vaincra par le Christ », etc. On lit naturellement le nom du roi avec la mention « Roi des Axoumites » ou « Roi d'Axoum ».

Les monnaies ne sont pas datées, ce qui pour leur classement donne lieu à de nombreuses conjectures. Le type le plus ancien — Endybis, semble-t-il — ne remonte pas au-delà du III^e siècle. Le plus tardif — Hataza — date du VIII^e siècle.

L'écriture et la langue des Axoumites

Le plus ancien alphabet utilisé en Ethiopie dès le V^e siècle avant notre ère, est de type sud-arabique. Il transcrit une langue proche parente des dialectes sémitiques de l'Arabie méridionale.

L'écriture des Axoumites est différente de cette écriture sud-arabique. Elle en dérive cependant.

Les premiers témoins de l'écriture éthiopienne proprement dite apparaissent au cours du II^e siècle de l'ère chrétienne. Ils présentent une forme consonantique. Les caractères conservent encore un aspect sud-arabique, mais ils évoluent progressivement vers des formes particulières. Variable

au début, la direction de la graphie se fixe et va de gauche à droite. Ces premières inscriptions sont gravées dans des plaques de schiste. Elles sont peu nombreuses et ne comportent que quelques mots. La plus ancienne a été découverte à Matara en Erythrée. Du III^e siècle, on connaît une inscription gravée dans un objet de métal. Elle mentionne le roi Gadara, et pour la première fois on trouve le nom d'Axoum dans une inscription éthiopienne. D'autres textes sont gravés dans la pierre. Au IV^e siècle, appartiennent les grandes inscriptions du roi Ezana. C'est avec elles que le syllabisme fait son apparition. Il devient la règle de réécriture éthiopienne. Des signes vocaliques s'intègrent au système consonantique. Ils notent les divers timbres de la langue.

Cette langue, que les inscriptions révèlent, est le guèze. Elle appartient au groupe méridional de la famille sémitique. C'est la langue des Axoumites.

Durant l'époque axoumite, les écritures sud-arabique et grecque sont en usage; d'une façon limitée cependant. L'écriture sud-arabique figure encore au VI^e siècle dans les inscriptions de Kaleb et d'un de ses fils, Wazeba.

Vers le V^e siècle, la traduction de la Bible fut effectuée en guèze.

L'essor Axoumite

Cinq siècles avant notre ère, une forme particulière de civilisation marquée de l'empreinte sud-arabique, s'est établie sur le plateau éthiopien du nord. Essentiellement agricole, elle s'épanouit au cours des V^e et IV^e siècles. Au cours des siècles suivants elle périclité, si du moins on en juge par l'indigence actuelle de la documentation archéologique. Cette culture ne s'efface pas cependant. Des éléments qui lui sont propres se perpétuent au sein de la civilisation axoumite. Des faits de langue et d'écriture, un emblème religieux, le nom d'une divinité (Astar apparaît encore dans une inscription d'Ezana), des traditions architecturales et agricoles (probablement, et entre autres choses, l'usage de l'araire) manifestent qu'aux premiers siècles de notre ère un vieil héritage demeure. Il est d'ailleurs remarquable que, sur le plateau oriental notamment, la plupart des établissements axoumites occupent les sites mêmes de la période pré-axoumite. Une sorte de continuité est ainsi attestée.

Néanmoins il est patent que les témoignages archéologiques des premiers siècles révèlent une abondance d'aspects nouveaux. Si elle dérive d'une écriture sud-arabique, la graphie des inscriptions dénote un changement important. La religion s'est modifiée. Astar excepté, le nom des anciennes divinités a disparu. Au contraire, d'autres noms les remplacent dans les textes d'Ezana; ceux de la triade Mahrem, Beher, Meder. La construction, si elle maintient l'emploi de la pierre et du bois et le dispositif de gradins à la base des édifices, présente plusieurs traits nouveaux. La poterie est largement dissemblable dans sa façon, ses formes et ses décors. Elle s'accompagne d'une céramique d'importation et le verre se rencontre dans tous les sites. Là où il n'y avait que des villages, des bourgades et des villes se constituent. Le nom

d'Axoum entre à cette époque dans l'histoire et il est sans doute significatif que le site semble ne pas avoir de passé appréciable avant le 1^{er} siècle.

Facteurs économiques

Pendant l'âge axoumite, comme dans les siècles antérieurs, l'agriculture et l'élevage forment la base de la vie économique. Le développement axoumite prend cependant un aspect particulier. Deux facteurs permettent probablement de l'expliquer, qui, parmi d'autres, semblent avoir joué un rôle dans cette évolution.

Toutes les sources antiques indiquent que le trafic maritime s'intensifie en mer Rouge au cours des deux premiers siècles. Il faut mettre ce fait sur le compte de l'expansion romaine favorisée dans cette région par le progrès de la navigation. On sait que les méthodes de la navigation se sont améliorées dès le début du 1^{er} siècle. Le pilote Hippale a fait connaître l'avantage que les navigateurs pouvaient tirer de l'utilisation des vents. Nul doute qu'une impulsion n'en soit résultée pour la circulation maritime. Strabon note que « chaque année, au temps d'Auguste, cent vingt vaisseaux partaient de Nyos Hormos ».

Les rapports commerciaux se multiplient. Le navire apporte des marchandises. Il rend possible les échanges avec l'Inde et le monde méditerranéen. Adoulis est le point de rencontre pour le trafic maritime ; il l'est aussi — c'est le deuxième facteur — pour le commerce terrestre. Dans l'arrière-pays un courant de négoce prend de l'importance ; une denrée de prix fait l'objet de ce négoce : l'ivoire. Pline et l'auteur du *Périple* ne manquent pas d'ailleurs de lui donner la première place dans la liste des exportations d'Adoulis. Axoum est le grand centre de cet ivoire. Il lui parvient de diverses régions. L'article était indispensable au luxe romain. A l'époque des Ptolémées, l'éléphant d'Ethiopie était déjà en particulière estime. Les armées l'utilisaient comme char d'assaut. Par la suite on s'en prit à ses défenses. Tous les auteurs anciens, lorsqu'ils parlent d'Adoulis, d'Axoum et de l'Ethiopie (Afrique orientale), font grand cas de l'éléphant et de son ivoire. D'autres marchandises retiennent aussi leur attention, ainsi les peaux d'hippopotames, la corne de rhinocéros, l'écaille de tortue, l'or, les esclaves, les aromates. L'éléphant est cependant l'objet d'un intérêt spécial. D'après le *Périple*, il vit à l'intérieur des terres, de même que le rhinocéros, mais il arrive qu'on le chasse « sur le rivage même, près d'Adoulis ». Sous Justinien, Nonnosus vient à Axoum ; en chemin il remarque un troupeau de cinq mille éléphants. Cosmas observe qu'il y en a « une multitude, et ce sont des éléphants ayant de grandes défenses ; de l'Ethiopie on expédie ces défenses par bateaux dans l'Inde, en Perse, au pays des Himyarites et en Romanie » (*Topographie chrétienne*, XI^m 33). En 1962, la mission de l'Institut éthiopien d'archéologie découvrait à Adoulis une défense d'éléphant dans les ruines axoumites et, en 1967, une figurine (fragmentaire) en terre cuite du pachyderme dans les murs du château de Dongour.

La souche africaine

La civilisation d'Axoum se développe au cours des premiers siècles, mais ses racines lointaines plongent dans la préhistoire. On a observé aussi que ses prodromes se manifestent dans la culture des cinq siècles d'avant notre ère. L'archéologie s'emploie à discerner ses traits distinctifs. Il y a lieu de noter que les recherches n'ont encore été que parcellaires. De ce fait le recensement des réalités antiques est loin d'être complet. La tâche essentielle reste de déterminer ce qui procède des influences extérieures et ce qui est la part proprement autochtone, tant il est vrai que, comme d'autres, la civilisation axoumite est le résultat d'une évolution secondée par des conditions de milieu géographique et des circonstances historiques. Cette part autochtone est naturellement considérable car il est certain que cette civilisation est avant tout le produit d'un peuple dont l'épigraphie, la linguistique et l'étude des traditions permettent progressivement d'apercevoir l'identité ethnique. L'enquête archéologique peu à peu découvre la singularité de sa création matérielle. Il reste beaucoup à faire et les travaux futurs s'attacheront à préciser cette part des choses née du sol, mais déjà on sait que c'est la souche africaine qui a donné à cette civilisation d'Axoum sa physionomie particulière.